

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Alphonse BEURRET

Les processions dans la liturgie

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1943, tome 41, p. 117-121

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

Les processions dans la liturgie

De toutes les manifestations de la liturgie, les processions sont certainement une des plus émouvantes, qu'elles se déroulent simplement à l'intérieur de l'église ou qu'amplifiant leur démarche, elles entrent solennellement dans le cadre de la nature pour revenir ensuite à leur point de départ.

Il n'en est peut-être non plus guère qui soient l'objet de tant d'incompréhension de la part des chrétiens séparés de la foi catholique. Pourtant, à beaucoup d'esprits cultivés et aux âmes sensibles à la beauté, nos processions s'imposent, non seulement par leur côté esthétique, parfois pittoresque et folklorique, mais surtout par quelque chose de mystérieux qui semble surgir de ce déroulement lent, marqué par la cadence des litanies et des répons.

... Il est bientôt midi ; dans le village ensoleillé qui domine la grande vallée du Rhône, le silence est tout à coup rompu par les notes claires d'un carillon, d'abord comme hésitantes et perdues, soutenues ensuite par le martèlement puissant de la grande cloche, celle qui, depuis quatre siècles, bat le rappel des esprits et des cœurs croyants. La croix qui sort maintenant de l'église va s'ériger au-dessus de la cérémonie, comme l'affirmation et le symbole de la foi commune ; derrière elle, les bannières multicolores, telles des suivantes joyeuses, la foule mutine des enfants, le clergé, les confréries et tout le peuple.

Le cortège pénètre dans le cimetière, en fait le tour, pour attester la communion des vivants et des morts, ainsi que la certitude du revoir.

De ce cimetière, étalé au milieu des champs, la procession semble prendre possession de l'espace et de toute la nature environnante pour les inclure dans sa démarche, qui est toute d'humilité et de confiance. Après avoir visité les lieux habités, elle rentre à l'église, comme pour remonter à sa source. Partie de l'autel, elle y retourne, entraînant avec elle tout ce qu'elle a pu embrasser du monde visible et invisible...

C'est ainsi que chez maint spectateur désinvolte, le sourire facile a fait place à l'embarras et que l'émotion s'est emparée de ceux qui venaient pour jouir d'un spectacle esthétique, plein d'intérêt sans doute, mais dépourvu d'« actualité ». Une corde profonde a vibré et il faudra quelques efforts pour refouler les pensées qui remettraient en question les jugements commodes affichés jusqu'alors.

PROCESSION vient de *procedere*, c'est-à-dire marcher en avant, mais le terme signifie exactement : *sortir d'un point d'origine*.

Si nous approfondissons ces mots lourds de sens, nous constatons que la procession est en principe deux choses : elle est d'abord la prière d'une *collectivité en marche* et ensuite ce voyage est une pérégrination qui part de l'autel — son origine — pour y revenir.

Le premier de ces aspects répond à un besoin inné et profond de notre être lequel, malgré ses tendances individualistes, sent que sa prière ne s'épanouira pleinement que si elle s'élève du corps des fidèles réunis en une même intention. Plus peut-être que d'autres gestes liturgiques, la procession rend l'homme à sa nature éminemment sociale, en effaçant les particularismes ou les égoïsmes qui, souvent et à son insu, s'insinuent dans ses actions spirituelles. Ainsi, notre prière sera plus désintéressée, partant d'un ordre plus élevé, et elle contribuera à affermir des liens toujours prêts à se relâcher.

En outre, la procession *meut les corps* et s'entoure d'un certain appareil.

Il est inutile de relever ici le reproche qui, avec une pointe de pharisaïsme souvent, est adressé à l'Eglise, de

faire participer le corps et les éléments matériels en général, à la prière du culte. Le misérable esprit janséniste ne sévit malheureusement pas qu'en dehors de nos rangs et il faut affirmer une fois de plus la nécessité de cette participation.

L'âme n'est, en effet, pas simplement liée au corps comme à une merveilleuse machine, ainsi que le croyait le philosophe Descartes ; elle forme avec lui un seul être, une seule substance vivante et ce que fait l'une, l'autre ne saurait l'ignorer ou en être absent, sinon au prix d'une diminution formelle infligée à la personne. Par conséquent, joindre les mains, étendre les bras, s'agenouiller, marcher en priant sont autant de gestes qui révèlent notre nature et la libèrent ; ils fortifient l'unité de l'être qui est une composition de deux éléments, c'est vrai, mais ne présente aucune dualité réelle.

De même, en associant la nature visible à sa prière, l'Eglise ne fait que s'inspirer de ce thème fondamental développé déjà par les philosophes païens, amplifié si magnifiquement par S. Paul, thème selon lequel tout l'univers aspire à sa manière à rejoindre le Principe dont il « procède » et qui constitue sa véritable finalité. C'est peut-être difficile à admettre ; pourtant l'Eglise ne s'est pas fait faute de montrer, par l'énergie qu'elle a déployée contre toutes les tendances dualistes, manichéennes ou autres, le danger qu'il y a à *séparer* radicalement le monde matériel (le corps, l'univers) de l'esprit, au lieu de les distinguer seulement. Le dogme de la résurrection des corps s'insère aussi dans cet ordre d'idées.

Par le deuxième de ses aspects — et ici nous en rejoignons peut-être le sens le plus élevé — la procession, tant dans le mot que dans la chose, nous rappelle notre filiation divine. Le cortège, et avec lui le monde créé, part de l'autel qui, sous les espèces matérielles, abrite le Principe de toutes choses ; c'est là le « point d'origine dont tout procède », et où tout doit refluer dans un cycle parfait. De même et par un mouvement analogue, nous, qui sommes sortis des mains de Dieu, nous y retournerons après le long voyage de la vie ; nous avons accompli ce périple dont la procession nous donne une figure magnifique et prenante.

Il vaut la peine aussi de rappeler que la théologie qualifie de « processions » cette mystérieuse vie trinitaire — naissance éternelle du Verbe, spiration du Saint-Esprit — que l'Eglise nous propose comme un de ses dogmes fondamentaux. Rapprochement purement verbal ? Ce n'est pas sûr, mais si lointaine que soit l'analogie, elle nous aidera à rendre à ce mot son sens auguste et profondément religieux.

On n'a pas manqué de souligner que ces manifestations particulières avaient été reprises des cultes de l'antiquité. En effet, on trouve des processions dans beaucoup de religions disparues, même chez les Australiens natifs. A Babylone et en Egypte par exemple, elles étaient accompagnées de danses et de réjouissances. A Athènes, la procession des Panathénées réunissait les prêtres, les magistrats et la population tout entière ; à Rome également, on parcourait, chaque année, la route du Champ de Mars au Capitole, jonchée de fleurs, en chantant des hymnes de joie et de louange et en brûlant de l'encens. Nous imaginons sans peine la splendeur de ces cérémonies se déroulant sous le ciel lumineux de l'Italie ou de l'Attique et dont le faste était rehaussé par les vêtements blancs des prêtres, la cadence des instruments et les invocations d'une foule qui, du patriotisme et du sentiment religieux, ne faisait qu'une chose.

Mais, de même que l'Eglise a « baptisé » la métaphysique du païen Aristote, elle n'a pas craint, avec la magnanimité et la liberté que lui confère son magistère, de faire des emprunts, d'ailleurs relatifs, à ce qui, dans les cultes juifs ou païens, lui paraissait être une expression authentique de la piété naturelle de l'homme.

Qu'il y ait eu emprunts ou non, les processions faisaient partie de la liturgie de l'Eglise primitive. C'était en procession qu'on allait, dans la Rome des premiers siècles, chercher les reliques des catacombes ou qu'on se rendait sur les tombeaux des confesseurs pour implorer la cessation des fléaux. Une des traditions les plus anciennes et vénérables de la Ville Eternelle était celle qui exigeait que, chaque jour de Carême, le Souverain Pontife se rendît, suivi du clergé et de toutes les hiérarchies civiles, dans un des sanctuaires de Rome pour y « stationner » et dire la messe. Une autre voulait que, dans la nuit du

Samedi-Saint, les néophytes qui sortaient du baptistère de Latran fussent conduits en grande pompe dans la basilique voisine, richement illuminée pour la circonstance. Il y avait aussi la célèbre procession de la Fête-Dieu où le Saint-Père, suivi de sa cour et des autorités sénatoriales, faisait le tour du portique de St-Pierre.

On distingue maintenant dix espèces de processions : les plus connues sont celles d'intercession (lors des calamités), les processions de pénitence, de bénédiction (rogations) ou d'actions de grâce (Fête-Dieu).

Si, dans quelques-uns de nos cantons, les processions publiques sont en honneur, dans d'autres, elles sont seulement tolérées ou même interdites, parce qu'on y veut voir une espèce de provocation ou, au mieux, l'étalage d'une coutume surannée.

Ceci ne saurait nous empêcher d'aimer nos processions, destinées uniquement à l'édification des fidèles. Bien plus qu'une simple manifestation d'apparat ou un rendez-vous de la curiosité, elles sont un lieu de rassemblement de la solidarité chrétienne ainsi qu'un témoignage de la sécurité qui anime tous les gestes de l'Eglise, de cette certitude qui n'a pas fini d'irriter la malveillance des sceptiques et des critiques, ni de réjouir le cœur des croyants.

Alph. BEURRET

Genève, février 1943